

CONSIDÉRATIONS SUR LA LITURGIE CATHOLIQUE.

Deuxième article.

Initiée, par la Vérité même, à tous les secrets de l'homme et de la société, l'Eglise n'a jamais eu que de grandes vues. Aussi toutes les fois que l'orgueilleuse médiocrité, fière de son isolement, a voulu mesurer à sa propre hauteur les vastes conceptions du catholicisme, on l'a entendue proclamer fausses et insoutenables les théories divines dont le magnifique ensemble ne se dévoile qu'aux intelligences éclairées de toutes les lumières dont l'Eglise est le foyer. Il en devait être ainsi. Où l'esprit de l'homme, cet esprit partiel de sa nature, aurait-il appris à connaître, à sentir ce qui est grand, ce qui est catholique? En parcourant l'étroite circonférence qui lui est donnée, si sa vue tombe sur un détail qui lui semble imparfait, il s'arrête là; il déclame, il blasphème, il y demeure cloué éternellement. Pour en sortir, il ne faudrait qu'une chose; étendre un peu ses regards, mais vous lui demandez là plus qu'il ne peut faire. Malheur bien excusable! si cette faiblesse de l'esprit n'était pas la faute du cœur. Car notre religion à cela d'admirable que, par elle, l'homme de bonne volonté, exhaussé dans ses bras, jouit d'un horizon dont l'homme qui veut être à lui-même sa règle ne soupçonnera jamais l'étendue. Heureux prélude de ce qui nous est réservé dans le séjour de la lumière.

Tout le monde sait que de toutes les mesures de discipline générale que le Siège apostolique a prescrites aux nations qui forment son héritage spirituel, celle que les ennemis de l'Eglise ont attaquée peut-être avec le plus d'acharnement, est l'unité de langage dans le culte, unité conservée, maintenue vigoureusement par la politique inspirée des Pontifes romains. Voilà le texte des déclamations furibondes des premiers protestants, répétées plus tard, et sur un ton non moins odieux quoique plus calme, par leurs neveux les jansénistes. On a fait, sur ce sujet, de l'éloquence, de l'érudition, de l'antiquité. Dieu sait! mais à quoi tout cela a-t-il abouti? à mettre dans tout son jour, à montrer dans toute sa majestueuse réalité la plus belle conception que l'esprit de l'homme ait jamais tentée. Quand les nuages amoncelés sur une discussion très-simple en elle-même ont été dissipés, on s'est vu forcé de rendre hommage au chef-d'œuvre de la sagesse de l'Eglise, et, au moment même où les savants s'agitaient sans fruit pour réaliser le projet sublime d'une langue universelle, Rome s'est montrée tout-à-coup réunissant tous les peuples par ce lien d'autant plus admirable qu'il était inaperçu, et continuant en silence une œuvre merveilleuse conçue et exécutée, sans effort, en dépit de tous les obstacles. Par elle, c'est en vain que les décrets du Très-Haut ont, en partageant les descendants d'Adam, fixé les limites des nations, et élevé un mur de séparation entre les peuples de la terre; au sein de la mère commune, la terre est encore, comme à ses premiers jours, d'une seule langue et d'une seule bouche: *Erat terra labii unius*. Projet vraiment divin, où l'on reconnaît la main de celui qui voulant que désormais un seul pasteur régît le seul troupeau, voulut que les dociles brebis passent toujours entendre la voix de l'unique pasteur.

Je ne m'arrêterai point à développer les belles considérations sociales qui découlent d'une semblable loi; ceci ne serait plus de mon sujet, auquel il me tarde de revenir. Je m'arrêterai encore moins à faire ressortir les éminents services que le monde savant retirera de cette institution, seule arche de salut pour l'avenir de la littérature, durant plusieurs siècles. Arrêtons-nous seulement sur les vues immédiates de l'Eglise dans cette importante mesure, et voyons si réellement elle y trouva les avantages qu'elles crut devoir y chercher.

L'Eglise est une; son but est l'unité. L'unité des croyances est son premier besoin. Elle n'est sainte, elle n'est divine, elle n'est Eglise que par là. Or quel plus puissant moyen de veiller à la garde de cette unité si indispensable, que de réunir tous les hommes dans un même langage, de proposer à tous les mêmes confessions de foi? Comment s'assurer d'être comprise par tous ses enfants, quand investie de l'autorité de son fondateur, elle leur parle comme ayant puissance, si ces paroles devaient toujours subir la dangereuse expérience d'un changement d'idiotisme? Comment du haut des murs de Sion, où, sentinelle vigilante posée par Jésus-Christ, elle étend sa vue sur le monde, surveiller, démentir et prévenir l'erreur, si un même langage ne lui rapporte pas toutes les paroles de ses enfants?

Par un dessein spécial de la Providence, l'Orient ne put jamais s'astreindre à cette uniformité. Les mille sectes qui continuent de le déchirer depuis tant de siècles, l'attestent bien haut. L'Occident au contraire marcha

longtemps sous la bannière de l'unité, à la faveur de ce moyen si simple et si grand tout à la fois. Aussi les premiers cris de la réforme furent des blasphèmes et des malédictions contre un système qui, durant tant de siècles, retarda la révolte de la raison individuelle; mais encore une fois, toutes ces déclamations ne servirent qu'à venger une mesure catholique à laquelle l'Eglise sera redevable encore de son unité, dans le tour qui lui reste à faire pour arriver au lieu de son repos.

Ces principes une fois rappelés, on n'aura pas de peine à en retrouver la conséquence dans les efforts constants de l'Eglise romaine pour réunir toutes les Eglises latines dans la même liturgie. On reconnaîtra dans cette mesure, en apparence secondaire, la suite de ce même plan d'unité qui est l'âme de l'Eglise.

La liturgie, comme nous le disions précédemment, est la langue de l'Eglise; donc elle doit être universelle comme l'Eglise. Et quoi de plus beau, de plus magnifique que l'auguste concert de la catholicité élevant sa voix toute entière vers le Ciel! Quelle plus belle expression de l'unité de croyances, de vœux et d'espérances que cet hosanna universel s'élevant de tous les points du monde et montant droit au trône de l'Eternel! N'est-ce pas là Israël se levant tout entier comme un seul homme? N'est-ce pas là l'unique voix de l'unique corps? Dans ce concert vraiment unanime, le Ciel attentif, l'Eglise ravie, les hommes réunis, offrent un spectacle tout divin. C'est en prononçant les paroles de la liturgie sacrée que l'on sent s'accomplir cet oracle de la vérité: *Quand plusieurs seront réunis en mon nom, je serai au milieu d'eux*. Ne craignons plus désormais que nos voix se perdent dans l'espace immense qui sépare le Ciel de la terre; escortées de toute la communion des saints, elles pénétreront les Cieux. Le pêcheur timide sent son cœur rassermi par la pensée qu'il répète les paroles des saints; son hommage journalier se confie à leur Sa vue rassurée découvre, sur toute la surface de la terre, tous les justes réunis avec lui dans les mêmes vœux, dans les mêmes louanges. Alors, plein de confiance, il dit avec David: *Et moi aussi, Seigneur, je vous louerai dans l'assemblée des saints*. Depuis le Pontife suprême, jusqu'au plus humble des prêtres, aux extrémités du monde, sa voix timide a trouvé un écho, et s'appropriant le feu qui les anime, il s'offre ainsi à son Dieu avec tout le genre humain; holocauste sublime consommé dans l'unité par la prière divine du Sauveur, dans les Cieux.

Mais cette admirable communion de prières n'est pas le seul avantage que l'Eglise retire de l'université dans la liturgie. Rappelons-nous que la liturgie, langue de l'Eglise, est la dépositaire de sa pensée, la confession solennelle et authentique de sa foi. C'est elle qui prête une voix aux peuples pour témoigner de leur croyance. Elle doit donc être pure et sainte comme l'Eglise. Or quel autre moyen d'établir, de conserver cette pureté, sinon cette sage uniformité qui rend impossible toute altération, toute interpolation suspecte? Sentez-vous quel obstacle insurmontable oppose aux entreprises de l'erreur toute popularité des prières sacrées qu'on ne peut altérer, sans que l'univers tout entier ne se lève pour protester contre l'innovation? Quel est le sectaire qui ne sent pas se glacer ses efforts désespérés, et le blasphème expirer dans sa bouche, lorsqu'il entend déjà la voix unanime des peuples crier anathème à son erreur avant même qu'il l'ait vomie des ténèbres de son cœur?

CORRESPONDANCE.

NOTICE SUR LA RIVIÈRE-ROUGE, DANS LE TERRITOIRE DE LA BAIE D'HUDSON.
Suite.

Clergé catholique de la Rivière Rouge avec le nom de ses membres, le temps de leur arrivée dans le pays, leurs principales opérations, et le départ de quelques-uns.

M. L'ÉDITEUR,

M. Joseph Norbert Provencher, né à Nicolet le 12 février 1787, un des premiers élèves du Séminaire de Nicolet qu'il vit commencer comme école élémentaire le 12 mars 1801, fut ordonné prêtre le 21 décembre 1811. M. Provencher, qui n'avait pu supporter le séjour du séminaire de Québec à cause de sa faible santé, fut néanmoins nommé vicaire de Québec au sortir de son ordination. L'épuisement dans lequel il tomba, l'éto suivant, le força d'abandonner la ville: il alla passer quelques mois à Nicolet, où il reprit un peu de forces. Dans l'automne de 1812, il fut envoyé vicaire à Vaudreuil; au mois d'octobre 1813, il fut nommé vicaire de Deschambault et en même temps curé des Grondines. En partant de Québec pour se rendre à Des-